

## LE PROBLÈME DE LA JEUNESSE EN ALLEMAGNE

L'Allemagne se glorifie d'être le pays de la jeunesse : « Gloire à Schiller », s'écrie Richard Wagner dans son article sur *l'Art allemand et la politique allemande*. « Il nous a donné, avec son Max Piccolomini, le type du « jeune Allemand » — *der deutsche Jüngling*. A-t-on jamais parlé d'une « jeunesse française », d'une « jeunesse anglaise » ? Mais le *deutscher Jüngling*, vous discernerez infailliblement du premier coup d'œil, vous touchez presque du doigt les palpables signes qui le caractérisent. » On sait quel monument l'auteur de *Siegfried* a élevé à ce « jeune Allemand », en évoquant la figure radieuse du fils de la Forêt, du héros au rire intrépide qui se forge lui-même son épée avec laquelle, sans crainte ni remords, il brise la lance du vieux dieu, gardien des traités caducs et des contrats périmés.

Conflit symbolique ! Plus que partout ailleurs s'accuse, en effet, en Allemagne, le conflit des générations, entre jeunes et vieux. Cette crise à la fois biologique, sentimentale et morale qui, ici plus qu'ailleurs, au seuil de la jeunesse, semble révolutionner l'être intime, elle se manifeste collectivement par l'entrée en scène, plus ou moins tapageuse, d'une génération nouvelle. Elle suffit, à elle seule, pour donner naissance à un programme, à un parti, tout au moins à une attitude, à un geste, parfois à une « pose ». C'est ce que les Allemands appellent d'un terme intraduisible *die Jugendbewegung*. Nous en trouverions d'ailleurs aussi des exemples en France. Mais chez nous cette révolution de la jeunesse n'atteint guère que les

sommets éclairés de la littérature. Elle ne met pas en question les fondements mêmes de la vie morale, religieuse ou nationale. Ce qui caractérise au contraire la *Jugendbewegung* en Allemagne, c'est qu'ici l'incorporation d'une génération nouvelle dans cette continuité que représente l'histoire d'un peuple se fait plus difficilement qu'ailleurs, qu'elle suscite un antagonisme violent entre le sentiment que cette génération prend d'elle-même et le monde où elle est appelée à s'intégrer. Et ce problème ne date pas d'hier. Il est endémique, chronique. Dans des formes variables il reproduit à peu près toujours les mêmes symptômes.

On pourrait ainsi parler d'une *Jugendbewegung* dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. On pourrait fixer, à une année près, la date de cette crise, — l'année 1770, où Goethe, jeune étudiant, se rencontrait à Strasbourg avec Herder et quelques autres jeunes Allemands et où ce petit groupe, au contact de la société française, a pris conscience de son âme germanique. On connaît le passage célèbre de ses Mémoires où le poète a raconté cet éveil. Contre la civilisation française qui donnait alors le ton en Europe, contre cette société qu'il estime aristocratique et décadente, vieillie par un intellectualisme desséchant, proteste le sentiment d'une jeunesse allemande nouvelle qui veut se retremper dans les énergies primitives de la nature et de la passion, dans les sources spontanées de la poésie populaire, dans l'élan originel du génie national allemand. Cette première protestation a reçu dans la littérature le nom de *Sturm und Drang* (« Tempête et assaut »). Goethe et Schiller ont tous deux passé par cette crise de jeunesse. Ils en ont laissé tous deux un document typique et éternel.

Le premier de ces documents est le *Werther* de Goethe, paru en 1774. C'est plus qu'un roman d'amour, c'est même plus que la confession d'une époque, c'est, dit Goethe, le problème éternel de la jeunesse tel qu'il se pose à toutes les générations.

Cette époque werthérienne, dont on a tant parlé, dit-il, dans les *Conversations avec Eckermann*, c'est moins une époque déterminée de l'histoire qu'un âge particulier de la vie humaine, celui où tout individu, né avec le sentiment naturel de la liberté, se voit contraint d'adopter les formes d'un monde plus ancien. Les entraves que ce monde met à son bonheur, à son activité, les refoulements qu'il impose à ses désirs, ce sont là des maux qui n'appartiennent pas en propre à une époque spéciale, mais qui s'imposent à chaque individu, et il serait bien à plaindre celui qui, au moins une fois dans sa vie, n'aurait pas traversé une phase où *Werther* lui est apparu tout particulièrement composé à son intention.

Si Goëthe, dans son *Werther*, nous donne la confession douloureuse et pessimiste, Schiller, dans ses *Brigands*, a apporté le premier manifeste révolutionnaire de la *Jugendbewegung*. Quiconque a assisté en Allemagne à une représentation des *Brigands* sait quel enthousiasme cette pièce déchaîne encore parmi la jeunesse des écoles. Lorsqu'elle fut donnée pour la première fois, en 1781, ce fut, parmi la jeunesse estudiantine de l'époque, une vague de folie, au point qu'un prince allemand dont Goëthe rapporte les propos se serait écrié : « Si Dieu avait pu prévoir, avant la Création, qu'un jour paraîtraient les *Brigands* de Schiller, il aurait renoncé à créer le monde. » Le sujet de ce drame incendiaire — l'histoire d'une troupe de jeunes hommes en rupture de ban avec l'ordre moral et social, et qui, entraînés par un jeune chef, décident d'émigrer hors des cadres d'une civilisation corrompue et corruptrice, de se retirer dans les forêts des Monts de Bohême et de fonder là une bande de brigands, — c'est en somme le thème-type de la *Jugendbewegung*, que s'efforceront de revivre les *Wandervogel* du début du xx<sup>e</sup> siècle.

Après cette phase littéraire et sentimentale, la *Jugendbewegung* va être brusquement aiguillée vers d'autres buts. Nous la voyons entrer dans une seconde phase, plus

spécifiquement politique et nationaliste. Ce furent les grands événements de l'histoire, les guerres de la Révolution française et de l'Empire, et, en particulier, Iéna — 14 octobre 1806 — qui ont tracé la ligne de démarcation entre deux Allemagnes, entre la vieille Allemagne humaniste et idéaliste d'avant Iéna, et puis l'éclosion soudaine de ce « nationalisme » allemand nouveau qui tendra invariablement à définir le caractère allemand dans son opposition avec le reste du monde, à déposer, dans l'âme de tous les Allemands, une *Idée de l'Allemagne* se résumant dans cette affirmation: « Nous sommes le Peuple élu, la Conscience supérieure de l'humanité. » Aux discours enflammés de Fichte d'abord et puis, dans les camps, autour des feux de bivouac des grandes guerres d'indépendance, a surgi brusquement une première mystique nationale allemande. Ce fut le premier « réveil » de l'Allemagne.

Et on assiste alors à ce spectacle étrange, qui se renouvellera quelque cent ans plus tard: d'une part, une Allemagne officielle des gouvernants et des diplomates, et, en opposition flagrante avec elle, une *Allemagne de la jeunesse* qui ne voit dans la première qu'un « système » suranné et malfaisant, une sorte d'« antination ». L'histoire de cet antagonisme, ce fut en somme toute l'histoire de la *Burschenschaft*, c'est-à-dire de l'Association nationale de la jeunesse universitaire qui tendait à se substituer aux *Landmannschaften*, aux anciennes associations purement régionales. Il y aurait un parallèle curieux à établir entre cette *Burschenschaft* et la jeunesse hitlérienne d'aujourd'hui. De part et d'autre, primitivement, la même idéologie: l'idée de constituer un Etat nouveau de la jeunesse allemande en dehors de l'Etat officiel, en dehors de l'ordre légal représenté par les gouvernements. Si on avait demandé aux affiliés de cette *Burschenschaft* d'exposer leur programme, ils eussent été fort empêchés. Ils auraient sans doute répondu, comme

ferait un hitlérien d'aujourd'hui, que ce qui importe ce n'est pas le « programme », mais uniquement le « réveil », le « mouvement » — *die Bewegung*. Ils auraient ajouté que la nation allemande n'est pas une nation comme les autres, ayant des frontières bien marquées; qu'elle est avant tout une patrie « intérieure », le *Deutschtum*, à laquelle on appartient par le Sang, par la Race, par la Foi, par le fondement mystique de tout l'Être. De là tout un répertoire de griefs contre les traités de paix, en particulier contre le Statut nouveau de l'Europe et de l'Allemagne défini par le Congrès de Vienne, à qui on reprochait d'avoir sacrifié à des combinaisons artificielles de diplomates les aspirations essentielles, les revendications primordiales des peuples. On faisait miroiter devant les yeux le mirage d'une Allemagne nouvelle, dont nul n'eût pu dire si elle serait un Etat parlementaire moderne ou une restauration de l'ancien Empire féodal du moyen âge, — somme toute un simple « mythe », tel, pour la jeunesse d'aujourd'hui, le mythe du « Troisième Empire », destiné à galvaniser les imaginations. En fait de programme, tout ce que les jeunes gens avaient trouvé, c'était un emblème — la fameuse bannière: noire, rouge, or, qui fut d'abord le drapeau de la *Burschenschaft*, puis celui des libéraux et des révolutionnaires de 48, et qui a été finalement adopté comme drapeau officiel de la nouvelle République allemande.

S'il était réservé à un grand artiste, à Richard Wagner, de faire passer dans les flots sonores de sa musique, en particulier dans *Siegfried*, un peu de l'élan héroïque, romantique et révolutionnaire, de cette génération qui va de 1815 à 1848, il n'est pas moins vrai que cet enthousiasme, que n'éclairait aucune expérience politique, mélange confus de revendications révolutionnaires et de sentimentalités réactionnaires, était condamné à faire long feu. Et ce fut le réalisme bismarckien qui, indirectement, en a recueilli l'héritage, qui a su drainer, au profit

de la Prusse, l'élan national de la jeunesse allemande et qui se révéla seul capable de réaliser, sur un plan nouveau, ses aspirations contradictoires. Nettement, le grand réaliste avait perçu, dès la première heure, que l'unité allemande était vouée à un échec certain tant qu'elle restait sur le plan des revendications révolutionnaires ou des discussions doctrinaires des parlementaires, que l'épée de Siegfried ne pouvait se forger que par le moyen de l'organisation militaire et de l'hégémonie monarchique de la Prusse. Et ainsi, après l'échec de toutes les autres solutions, l'Armée prussienne est devenue pour l'Allemand le seul symbole, universellement reconnu et accepté, de son unité nationale.

Ces faits dominant encore tout le problème de la jeunesse, tel qu'il se pose dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Car, après cette première *Jugendbewegung*, qui va de 1770 à 1870 et qui aboutit finalement à l'Empire bismarckien, on voit naître à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une seconde *Jugendbewegung* qui parcourra à peu près les mêmes étapes: d'abord une période toute sentimentale et romantique, celle des *Wandervogel* (oiseaux migrants), qu'on pourrait appeler un nouveau *Sturm und Drang*; puis, après l'expérience de la Grande Guerre, une démagogie messianique, nouveau nationalisme, à la fois romantique et révolutionnaire, et qui, par bien des côtés, rappelle la *Burschenschaft*; enfin, il semble que de plus en plus se dessine l'orientation vers un nouveau réalisme bismarckien et vers la solution d'une militarisation à la prussienne; et c'est la solution de l'heure présente. Examinons ces trois phases successives.

#### §

En 1897, un étudiant en droit, Karl Fischer, groupe quelques élèves du gymnase de Steglitz, près de Berlin, et entreprend avec eux des excursions à pied: ainsi naquit l'association des *Wandervogel* (oiseaux migrants) dont

l'imitation se répandit à travers l'Allemagne comme une traînée de poudre. En 1913, les diverses branches des *Wandervogel* comptaient vingt-cinq mille membres. Mais, en dehors de cette organisation mère, on trouverait tout un foisonnement d'organisations similaires indépendantes et qui ne se rattachaient par aucun lien à la fédération centrale. Il s'agit de nouveau d'une de ces manifestations élémentaires, comme avaient été un siècle auparavant le *Werther* de Goethe ou *les Brigands* de Schiller, par où s'annonce tout à coup l'entrée en scène d'une génération nouvelle. Rien de plus anodin en apparence. Des caravanes d'excursionnistes, avec leurs casquettes d'étudiants, leurs cols rabattus, largement échan-crés — les *Schillerkragen* — ruban en sautoir, culottes courtes, molletières enroulées autour des jambes, s'en vont chantant en chœur et emboîtant le pas à un guitariste enrubanné. Ils partent par monts et par vaux — véritable migration de la jeunesse — pour reprendre contact avec la terre, avec les éléments de la nature, avec la liberté des bois. On campe en plein air, on prépare soi-même les repas, on admire les couchers de soleil, on passe la nuit dans les ruines d'un vieux bourg romantique, et on danse, en chantant des chants populaires ou révolutionnaires, autour d'un feu de bivouac. A en juger du dehors, on pourrait voir chez les *Wandervogel* allemands les avant-coureurs de nos Eclaireurs et de nos Scouts. Attention pourtant! En Allemagne, les choses sont plus compliquées et recèlent toujours des dessous inquiétants. A vrai dire, ce qui se prépare dans ces randonnées de la jeunesse, c'est déjà une révolution invisible de la jeunesse. Comprenons bien de quels troubles profonds cet esprit nouveau traduit les symptômes.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne a traversé la transformation la plus radicale qui se puisse imaginer. De 1840 à 1913, la population a doublé. Elle a passé de trente-trois millions à soixante-six millions d'habitants.

Pense-t-on qu'un pareil accroissement puisse s'effectuer sans que l'organisme traverse une crise profonde? Nous assistons à la transformation rapide d'un pays primitivement agricole en une population en grande majorité urbaine et industrielle. Au début du siècle, les deux tiers de cette population vquaient encore aux travaux des champs; à la fin du siècle, la proportion est exactement renversée: un tiers habite la campagne et les deux autres tiers sont parqués dans des agglomérations urbaines ou dans des centres industriels. L'Allemagne romantique des poètes et des musiciens est devenue le pays surpeuplé, le « peuple sans espace » — *das Volk ohne Raum* — des techniciens, des ingénieurs, des chimistes. S'imagine-t-on ce que cette mutation brusquée a entraîné de traditions ébranlées, de sensibilités déracinées, d'activités désaxées? Voilà le premier symptôme que traduit la nouvelle *Jugendbewegung*: le désaxement moral d'un peuple qui a perdu le contact avec le sol, avec les réalités primitives, essentielles de la vie. Que représentent ces bandes d'Oiseaux migrateurs? Une véritable « migration », un exode de la jeunesse qui, à la manière des Brigands de Schiller, s'évade hors d'une civilisation où elle étouffe.

Ce n'est pas tout. Plus s'accroît la population, plus s'accuse la disproportion entre les générations, plus se dessine l'excédent d'une jeunesse qui difficilement s'intègre dans les cadres trop étroits, préparés par les aînés. En 1910, sur 65 millions d'habitants, on comptait 22 millions d'enfants de moins de quinze ans et près de 6 millions et demi de jeunes hommes de quinze à vingt-cinq ans. Mais ces classes jeunes, en prenant conscience de leur nombre prodigieux et de leurs forces accumulées, vont s'irriter de se trouver comprimées, à l'avance condamnées à subir un état de choses imposé par les aînés, dirigé par les aînés, exploité par les aînés. L'Etat, la Famille, l'Ecole, — ces trois institutions ne représentent-elles pas, en effet, le monopole des vieux, leur prétention



à diriger, à façonner ou, comme ils disent, à « éduquer » la nouvelle génération, et n'est-ce pas contre ces trois institutions que d'abord va s'insurger la jeunesse? Réservez l'aspect politique de la question, qui se révélera surtout après la Grande Guerre, après l'écroulement de l'ancien Etat. La rébellion contre la Famille, elle, remplit toute la littérature du temps. C'est l'éternel motif de la révolte des fils contre les pères, qu'on retrouve au théâtre comme dans le roman. Qu'il suffise de rappeler quelques titres: *der Sohn* (le fils), de Hansenclever; *ein Geschlecht* (une Génération), de Fritz von Unruh; et le premier roman de Werfel: *Nicht der Mörder, der Ermordete ist schuldig* (Ce n'est pas le meurtrier, c'est la victime qui est le coupable), — où l'on voit un fils en rébellion contre son père, lequel est officier dans l'armée autrichienne et représente l'incarnation doublement détestée du principe paternel et de la hiérarchie militaire, lui faire, à la fin, une scène si terrible que le vieil officier succombe à un coup d'apoplexie. Parricide! dira-t-on. Sans doute, à ne voir que les faits. Mais, comme l'indique le titre, dans la pensée de l'auteur, « ce n'est pas le meurtrier, c'est la victime qui est ici le coupable ».

Cependant, c'est surtout à l'Ecole que s'attaquera cet esprit nouveau. Et il faut bien le reconnaître: il n'est point de pays qui, autant que l'Allemagne, ait connu à l'école une discipline aussi autoritaire, et, sous la férule des « Oberlehrer » tout puissants, un régime aussi implacable, aussi compressif et tracassier de programmes scolaires, d'examens de passage, de punitions, d'exemptions ou de privilèges de carrière, d'où dépendait parfois l'avenir de toute une vie (on ne compte pas les suicides d'élèves qui, périodiquement, mettaient en émoi l'opinion publique). C'est de l'atmosphère étouffante de ces geôles scolaires qu'avant tout voulaient s'évader les *Wandervægel*, c'est à cette tyrannie pédagogique qu'ils voulaient échapper en se choisissant eux-mêmes leurs conduc-

teurs, leurs chefs de bandes, leurs « *Führer* », auxquels ils s'attachaient par un lien tout personnel, tout sentimental, quasi amoureux, et qui, de leur côté, parlaient leur langage, partageaient leurs goûts et leurs aspirations.

Parmi les pédagogues de profession, il se trouva même un apôtre qui prétendit, lui, fonder l'Ecole nouvelle, Wyneken. Dans cette espèce d'institut modèle qu'il organisa à Wickersdorf et qu'il a intitulé « *die freie Schulgemeinde* » — la libre communauté scolaire », — plus de discipline fondée sur le principe d'autorité, plus d'examen ni de programmes. Il ne s'agit pas ici d'emmagasiner des connaissances, mais de développer des aptitudes physiques et morales, par le sport, par le travail manuel, par la technique. Surtout, il s'agit de révolutionner la jeunesse, en lui insufflant un esprit tout nouveau. Jusqu'alors, cet âge avait été considéré comme un âge de transition, simple préparation à la vie, à l'enrégimentement de la jeunesse dans les cadres de la société existante, dans le monde des adultes et des vieux. Mais cet âge a, comme tel, ses droits à l'existence. Il n'est pas une étape préliminaire; il est « l'âge privilégié », le plus riche et le plus beau. De là tout un renversement des hiérarchies et des valeurs, dont nous discernons aujourd'hui seulement les lointaines conséquences. De là aussi une sorte de mégalomanie nouvelle de la jeunesse. Chaque jeune Allemand se croit désormais investi d'une « mission messianique » (*Sendung*), héroïque, surhumaine; il est le chaos en train d'enfanter un nouveau kosmos. Voilà le pathos de la nouvelle jeunesse. Lisez seulement les premières lignes d'un récent livre intitulé: *La Mission de la jeune génération*: « Avec nous éclôt un âge nouveau. Avec nous surgit la vision de buts inexplorés, immenses et d'une nouveauté inouïe », etc... En présence de cette nouveauté, toutes les acquisitions du passé sont abolies, tous les titres sont déchus; toutes les anciennes distinc-

tions et oppositions, religieuses, sociales, politiques, s'effacent devant le sentiment incomparable de solidarité, en quelque sorte biologique, que crée la communauté d'âge, c'est-à-dire le simple fait d'être « la jeunesse » en opposition avec un monde virtuellement périmé. Sans cet état d'esprit préparé par la *Jugendbewegung*, le hitlérisme, qui en a recueilli l'héritage, ne serait guère concevable. C'est l'atmosphère messianique dont il est resté tout imprégné.

### §

Il est peu probable que ce premier « mouvement » de la jeunesse allemande eût jamais abouti à aucun résultat précis, si, de nouveau, l'histoire, comme cent ans auparavant, ne s'était chargée de donner une orientation nouvelle à ces aspirations confuses. Cette expérience nouvelle qui allait mettre comme une coupure définitive entre le monde du passé et celui du présent, ce fut la guerre; ce fut surtout l'expérience d'une catastrophe inouïe, invraisemblable, incompréhensible (car jamais peuple n'est entré dans la guerre « fraîche et joyeuse » avec une certitude aussi absolue et quasi mathématique de la victoire, que l'Allemagne de 1914), — catastrophe suivie d'une subversion totale de toutes les hiérarchies, de toutes les traditions, de toutes les disciplines, de toutes les notions d'ordre, de sécurité et d'autorité, sur lesquelles avait reposé le passé. La nouvelle génération a reçu le nom de « génération du chaos ». Quoi d'étonnant? Elle a grandi dans une carence totale de l'autorité. Carence de l'autorité familiale et paternelle. On connaît le roman d'Ernst Glaeser, *la Classe 1922* (*Jahrgang 1902*), qui nous présente le tableau de la guerre vécue à l'arrière par la première « classe » qui n'ait pas été mobilisée. Chez ces jeunes gens, séparés de leur père, parti sur le front, et qui échappent de plus en plus à la tutelle familiale et au dressage scolaire, un travail pré-

coce de critique se produit au spectacle de la détresse, tant sentimentale que matérielle, dont ils subissent les contre-coups et qui fait un si cruel contraste avec les tonitruants bulletins de victoire auxquels personne ne croit plus. C'est une génération intérieurement désaxée, séparée par un hiatus brusque de ses devancières et surtout empoisonnée par cette ambiance de mensonge où elle a fait ses premières expériences. Ces « jeunes » se sentent, dès leur entrée dans la vie, en conflit avec le passé, avec leurs éducateurs, leurs maîtres et leurs parents. Du moins, le spectacle que leur apportera la paix nouvelle leur apportera-t-il une espérance ferme où appuyer leur vie? C'est d'abord l'effroyable gâchis — pillages, mutineries — qui a suivi la capitulation militaire et l'effondrement du régime. C'est ensuite l'apparition du drapeau rouge et des premières organisations spartacistes, détachements de fusiliers de la marine armés de mitrailleuses, qui déchaînent la guerre civile dans les rues des grandes villes. C'est, enfin, la rentrée des soldats du front, accompagnée d'orgies crapuleuses.

Après la carence de la famille et de l'école, voici la carence de l'Etat. Non seulement l'empereur allemand a déserté, mais dans l'armée les chefs se trouvent désemparés, débordés, désarçonnés. Ils perdent presque tous la tête. Beaucoup d'officiers se suicident. Ecoutez cet aveu significatif que j'emprunte au livre que vient de faire paraître Ernst Jünger, un des éducateurs les plus écoutés de la nouvelle génération nationaliste, *der Kampf um das Reich* (La lutte pour l'Empire): « Chacun de ceux qui portaient l'uniforme d'officier, s'il était sincère, était obligé de se dire, dans son for intérieur: toi aussi, tu as flanché — *auch du hast versagt!* » Et pourquoi a-t-il flanché? Parce que l'officier de carrière allemand appartenait à une caste dont les traditions le rattachaient non pas à l'idée nationale, mais à la dynastie prussienne, par un attachement tout personnel entre l'officier et le maî-

tre souverain de l'armée. Et puis, ils avaient été trop habitués à s'effacer devant le supérieur, devant l'ordre venu d'en haut : en présence d'une situation si imprévue, comment auraient-ils trouvé le courage d'une initiative à laquelle rien ne les avait préparés ? « Le remords et le reproche de n'avoir pas été à la hauteur de ce moment historique, écrit encore le même auteur, voilà le ver rongeur que chacun portait au dedans de lui. »

Carence d'autorité non moins totale du côté du gouvernement révolutionnaire provisoire, avec ses six commissaires du peuple socialistes, débordés par cette révolution qu'ils n'ont ni préparée, ni voulue, ni peut-être souhaitée, et dont, les premiers, ils ont peur. Sans doute, un embryon d'armée rouge est prêt à se constituer sous l'impulsion des soldats de la marine, de ceux-là même qui avaient déclenché la révolution, le 9 novembre, en fomentant la révolte des équipages de la flotte à Kiel. Ils tentent de créer un régime de conseils de soldats, chargés de prendre en main la démobilisation de l'ancienne armée et l'organisation d'une nouvelle milice révolutionnaire. Mais le Grand Quartier Général qui siège à Cassel et Hindenburg envoient télégramme sur télégramme à tous les « Oberkommandos », déclarant qu'ils ne reconnaissent pas les résolutions prises par le Congrès général des Conseils d'ouvriers et de soldats à Hambourg. Et déjà apparaît alors dans les coulisses le général Grœner, accompagné d'un jeune commandant au regard perçant, outrageusement chauve, le commandant von Schleicher. Tous deux, par d'habiles négociations avec le gouvernement socialiste, vont juguler la révolution et jeter les bases d'une nouvelle organisation militaire. Car l'armée ancienne, en pleine décomposition, se révèle impuissante à maintenir l'ordre. C'est alors que le ministre socialiste Noske prend en mains le commandement de l'armée, — un vrai tempérament de soldat, celui-là, de qui la brutale et massive énergie finit par s'imposer,

même aux chefs de l'ancienne armée. Il décide la création des *Freikorps* (corps francs), formations temporaires, essentiellement mobiles, recrutées par engagements volontaires. Sans doute, Hindenburg ne voit pas d'un bon œil ces formations irrégulières; mais von Schleicher, plus souple, plus diplomate, a reconnu là une étape transitoire sur le chemin qui conduira la jeunesse à une militarisation nouvelle.

On trouverait dans le roman de l'un de ces jeunes volontaires, Ernst von Salomon, roman intitulé *die Geächteten* (dans la traduction française: *les Réprouvés*), une documentation très vivante sur l'état d'âme qui régnait dans ces formations irrégulières, souvent illégales, qu'on voit poindre sur tous les points du territoire allemand, dans le Baltikum, en Haute-Silésie, dans la Ruhr,

...réseau invisible, tenace, dont les mailles frémissantes instantanément se reforment, vibrent et réagissent, sitôt qu'en quelque lieu le signal est donné. Et cela, sans aucune organisation préméditée, sans plan, sans mot d'ordre, par le simple effet d'une solidarité spontanée et irréfléchie.

Il y avait, à tout le moins, là de quoi occuper pour quelques années une jeunesse qui s'est enthousiasmée à la lecture des *Brigands* de Schiller! Guerre découverte ou masquée, ces aventuriers guetteront toutes les occasions d'affirmer un esprit ardemment nationaliste et belliqueux. Le plus souvent exclus de l'ordre légal, en rébellion ouverte contre l'Ordre, ou, comme ils diront, « le Système », c'est-à-dire contre cette Allemagne de Weimar qu'ils méprisent parce que gouvernement issu de la défaite, s'ils ne peuvent se dépenser dans une lutte au grand jour, il leur restera du moins l'orgueil d'être des « réprouvés », des « hors-la-loi ». Ils organiseront des *putsch*, ils feront régner un terrorisme systématique, dont les assassinats d'Erzberger et de Rathenau ont été les manifestations les plus éclatantes. Militairement parlant, ces corps francs n'avaient aucune valeur. Ils prétendaient défendre

les frontières menacées par l'ennemi extérieur. En réalité, ils ont surtout servi à créer une mentalité nouvelle, césarienne et prétorienne, et à préparer ce qu'on a appelé la « révolution de droite ». Dans ces milieux, on a vu se dessiner un type de chef militaire très curieux, pour lequel on a fait revivre la vieille appellation de « lansquenet » — *Landsknecht* — véritable chef de bande qui recrute lui-même sa petite troupe, laquelle lui est dévouée corps et âme, porte ses initiales en guise d'insignes, imite ses manières, son langage, jusqu'à ses tics. Ne se croirait-on pas revenu au temps du camp de Wallenstein?

Là aussi se prépare cette mystique, belliciste nouvelle dont le grand théoricien a été Ernst Jünger, ancien officier des troupes de choc, l'as des as, dont on a pu lire le remarquable journal de guerre traduit en français par le colonel Grenier, sous le titre d'*Orages d'acier*. Déjà, pendant la guerre, il s'était révélé officier de troupes indépendant, quelque peu frondeur, qui souvent avait maille à partir avec l'Etat-major. Esprit hautement cultivé et affiné, il représente bien ce qu'on pourrait appeler le « lansquenet nietzschéen ». Il faudrait lire surtout son livre *der Kampf als inneres Erlebnis* (le Combat vécu intérieurement), qui est devenu le bréviaire de la jeunesse nationaliste d'outre-Rhin. Que signifie donc ce titre? Il y a deux manières de voir la guerre: les masses, c'est-à-dire la partie passive de l'humanité, n'en perçoivent que les résultats extérieurs, qu'elles trouvent pitoyables et désastreux. Mais il y a aussi une élite courageuse, pour qui la guerre est un stimulant nécessaire, le plus passionnant des sports. Celle-ci fait du combat un principe de vie, d'expérience et de discipline intérieures; elle y voit la grande Forge de l'énergie humaine, et aussi l'école où se sélectionneront les chefs, les *Führer*, sorte d'aristocratie nouvelle qui constituera un jour les cadres de la nouvelle Allemagne. Ce qui, chez Nietzsche, n'était qu'orgie lyrique, ivresse cérébrale, ici devient une réalité con-

crète, en chair et en os, vécue par des corps disciplinés, acclamée par des volontés fanatisées. Avec quel dédain Jünger parle de notre conception démocratique et française, purement défensive, de la guerre, manifestation, dans des dangers exceptionnels, du patriotisme et de l'esprit civique — « Aux armes, citoyens! » — alors qu'il s'agit d'y voir l'attitude constante et la plus concentrée de l'énergie virile, et qui doit pénétrer peu à peu toutes les formes de l'activité et du travail humains, en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre.

Ces corps francs, ainsi que la « Reichswehr noire », qui en a recueilli en 1923 les débris, eurent du reste une existence éphémère. Ils n'attiraient à eux qu'une clientèle, toujours la même, d'aventuriers, de dévoyés, de déclassés (aucun ouvrier syndiqué ne s'y est jamais enrôlé). Ils devaient disparaître devant l'organisation de la Reichswehr, armée régulière de spécialistes, et aussi devant des formations plus stables et plus sédentaires, véritables milices de la jeunesse, qu'on a appelées *die politischen Kampfbinde* (les organisations politiques de combat). A dire vrai, nous n'avons pas de mot pour traduire en français cette épithète de « *bündisch* » que se donne cette jeunesse politique nouvelle et qui correspond à peu près à ce qu'on appelait chez nous, du temps des guerres de religion, « l'esprit ligueur ». Et c'est bien en effet un peu comme une guerre de religion que se présentent les conflits entre ces *Kampfbinde*, véritables armées de partisans. Parmi ces milices, les moins originales sont, sans contredit, celles de gauche, communistes ou républicaines, la *Rote Front* et le *Reichsbanner*, qui sont à vrai dire des organisations de la jeunesse mises au service d'un parti politique et qui n'ont adopté les formes et les emblèmes militaires que par imitation, pour donner la réplique aux organisations nationalistes de droite. On trouverait de ces dernières un tableau très complet dans le livre de M. Ernst Posse, *die politischen Kampfbinde*,



édité chez Juncker et Dunnhaupt, à Berlin. Il en est, parmi ces milices, particulièrement deux qui ont été appelées à jouer un rôle de premier plan : le *Stahlhelm* (Casque d'acier) et les *nationaux-socialistes* ou, pour les appeler par le sobriquet qu'on leur accole couramment, « les nazis ». Le *Stahlhelm* était primitivement une simple association d'anciens combattants qui se proposait de maintenir le culte de l'ancienne armée impériale, de ses uniformes et de ses couleurs nationales (la question du drapeau rouge, blanc, noir, représentait à ses yeux une question vitale). Et puis, il s'agissait, par d'imposantes parades, de rappeler les souvenirs glorieux de l'ancienne armée et de lutter contre la propagande pacifiste ou internationaliste, contre l'esprit de Weimar et de Locarno. Quoique ouverte à tous les anciens combattants, sans distinction de religion ni de parti politique, cette association, qui ne tarda guère à s'adjoindre des sections juvéniles, est cependant animée d'un esprit spécifiquement prussien, conservateur et luthérien, tel qu'on le trouve incarné en Hindenburg, son président d'honneur, et elle s'est de plus en plus solidarisée avec le parti des grands industriels, avec le parti national allemand, dirigé par Hugenberg. La mentalité qui domine le *Stahlhelm* est donc une mentalité essentiellement traditionaliste, tournée vers le passé.

Tout à l'inverse, le parti national-socialiste prétend apporter la formule toute neuve d'un nationalisme révolutionnaire qui serait pour la jeunesse allemande ce que le fascisme a été pour la jeunesse italienne, ce que le bolchévisme représente pour la jeunesse russe. Il apporte moins un programme qu'un « mythe », le mythe du « troisième Empire », synthèse à la fois de nationalisme et de socialisme, de fascisme et de bolchévisme, et qui se trouve réalisé par une mystique de la Race, où il faut reconnaître un principe à la fois d'aristocratie et de collectivisme. Par delà toutes les confessions religieuses,

toutes les oppositions de classes, toutes les formules de partis, le hitlérisme prétend ainsi représenter le parti unique de l'avenir, qui englobera un jour toute la jeunesse allemande, le bassin collecteur qui drainera inévitablement toutes les aspirations encore confuses qui se font jour parmi elle, — et l'on sait avec quelle insolence, après certain entretien historique et orageux, Hitler, qui se donne des airs de Messie, a opposé ses quarante ans — d'ailleurs bien sonnés — aux quatre-vingt-quatre ans du vieux maréchal von Hindenburg.

Opposition symbolique, qui rappelle celle de Siegfried et de Wotan, du jeune Héros et du Dieu à son déclin!

N'oublions pas, en effet, que la guerre d'abord, puis l'inflation, entraînant derrière elle la ruine de la bourgeoisie moyenne et la prolétarisation complète de l'Intelligence allemande, ont creusé un abîme entre les générations, entre les hommes de plus de quarante ans, qui ont encore connu, au moins dans leur jeunesse, un régime d'ordre, de sécurité politique et de stabilité économique, et les « moins de quarante ans », qui constituent « la génération du chaos » et qui se trouvent à l'avance exclus de ce qu'on a appelé « le monde assuré ». N'oublions pas davantage que la population allemande est aujourd'hui prolétarisée dans la proportion de 96 %. Le chômage est encore venu par là-dessus, amenant un nivellement plus total et une démoralisation incroyable, surtout de la jeunesse. Sait-on que, d'après le récent rapport du ministre du Travail, M. Syrup, un million de jeunes gens et 400.000 jeunes filles se trouvent actuellement désœuvrés? La plupart n'ont d'ailleurs aucun espoir de trouver jamais un emploi, ni d'entrer jamais dans le fonctionnement normal de la vie économique et sociale, et déjà, parmi les élèves qui sortent des écoles, beaucoup se refusent à entrer en apprentissage, attendu, disent-ils, que « cela ne les mènera à rien » et que, d'ailleurs, une fois l'apprentissage terminé, ils seront tout de même congédiés. Sait-

on qu'environ 40.000 anciens étudiants diplômés de l'Etat se trouvent sur le pavé? Les plus privilégiés se font chauffeurs de taxi, placeurs d'automobiles ou d'aspirateurs électriques. On voit des docteurs en médecine ou en droit se faire cireurs de bottes ou vendre des boîtes d'allumettes ou des cartes postales sur la voie publique. Est-il étrange que cette jeunesse se sente déshéritée, non pas individuellement, mais collectivement, en bloc, solidairement, en masse? De là ce « radicalisme », comme on dit en Allemagne, — nous dirions plutôt cet « extrémisme » désespéré, — qui est bien une des marques de la nouvelle génération. Révolutionnaires de gauche ou révolutionnaires de droite, communistes ou hitlériens, qu'ils portent sur leur brassard rouge la faucille et le marteau ou la croix gammée, ce sont les mêmes uniformes de campagne en coutil léger, qui défilent aux sons des mêmes fifres et des mêmes tambours, ce sont les mêmes corps, endurcis par le sport et pourtant restés malingres, d'enfants nés pendant les années de disette alimentaire, les mêmes visages terreux d'adolescents mal nourris, les mêmes fronts soucieux et les mêmes regards farouches, — c'est, de part et d'autre, la même mentalité à la fois nationaliste et bolchéviste, la même haine de l'ordre bourgeois, de l'esprit individualiste et libéral, de ce qu'ils appellent « la civilisation occidentale », et aussi le même espoir forcené qu'il suffirait de déclencher la catastrophe qui ramènerait cette civilisation à son point zéro, pour annuler les traités, les dettes, toutes les avances prises par d'autres peuples plus fortunés ou plus prudents, et pour faire surgir miraculeusement un monde nouveau et meilleur. « *Was fangen wir mit unserer Jugend an?...* » « Que devons-nous faire de notre jeunesse? » Ainsi s'intitulait en septembre dernier un article de la *Gazette de Francfort*. Et ce point d'interrogation pose avec une acuité redoutable le problème actuel de la jeunesse en Allemagne.

De multiples solutions ont été proposées. L'initiative.

détail curieux, est partie cette fois encore de la jeunesse elle-même. Dès l'année 1924, quelques bandes de *Wandervoegel*, environ deux cent cinquante excursionnistes, se rendant en Bulgarie, y ont été frappés par l'institution d'un service de travail obligatoire. Ils se sont dit: ne serait-ce pas pour nous, Allemands, la vraie solution? Bien entendu, il s'agissait de reprendre l'idée sur un plan tout nouveau. En Bulgarie, on ne songeait qu'à une organisation temporaire et tout utilitaire, en vue d'intensifier la production, surtout agricole. Seul le résultat matériel immédiat importait. Mais n'y avait-il pas là l'indication précieuse d'une éducation ou plutôt d'une rééducation collective de la jeunesse allemande par le moyen du travail collectif volontaire, peut-être même par le travail collectif rendu obligatoire? C'est l'idée qui a inspiré la création des premiers « camps de travail » (*Arbeitslager*). L'exemple parti de Silésie, en 1929, s'est rapidement propagé. Bientôt on a songé à coordonner entre elles ces tentatives dispersées, sporadiques, et à organiser un véritable « service de travail » qui recruterait ses effectifs parmi les volontaires de moins de vingt-cinq ans, en particulier parmi les chômeurs, et qui ferait figure, dans le monde du travail, d'un véritable succédané du service militaire d'avant-guerre. Ainsi est né le *F. A. D.* (*Freiwilliger Arbeitsdienst*), reconnu d'utilité publique par les récents décrets du 5 juin, du 23 juillet 1931 et par la loi du 16 juillet 1932. Le 20 septembre dernier, déjà plus de 200.000 jeunes Allemands travaillaient dans ces camps, la plupart comme terrassiers. Quels sont les différents aspects de la question?

Elle présente d'abord un aspect économique. L'Allemagne est un pays trop étroit pour nourrir sa population, si on conserve le système actuel d'économie intérieure. Il faut une exploitation plus complète, plus intensive. Actuellement encore deux millions d'hectares ne sont que sols marécageux, terres humides ou incultes, susceptibles

d'être desséchées ou défrichées. En particulier dans les Frises, 600.000 arpents ne sont que tourbière, alors que quelques kilomètres plus loin, de l'autre côté de la frontière, s'étale le magnifique jardin des Pays-Bas. Ne pourrait-on pas concevoir l'espoir de voir une nouvelle Hollande, grâce au travail allemand, surgir un jour de ces marécages et de ces tourbières? Ailleurs, en particulier sur les confins de la Pologne, combien s'intensifierait la résistance allemande opposée à l'infiltration slave si, par un lotissement judicieux et un morcellement progressif des grandes propriétés, on attirait dans ces marches une colonisation allemande, une *Siedelung*, de plus en plus dense? Et à l'intérieur même du territoire, que de travaux de défrichement, de terrassement, de canalisation, que de réseaux de voies de communication à créer! Mais, pour ces travaux à longue échéance, on manque de capital. Ces travaux qui ne sont pas immédiatement lucratifs ne sollicitent guère les entrepreneurs. D'où l'idée d'un service public en vue de faire exécuter par la jeunesse mobilisée ces travaux d'utilité publique. La forme actuellement adoptée est celle de ces camps de travail, créations tout improvisées, installées le plus souvent dans des baraques en bois, où quarante à soixante jeunes Allemands, sous la direction d'un commandant de camp (*Lagerführer*), exécutent, au service de l'Etat ou d'une commune, un travail d'utilité publique, sans recevoir aucun salaire, hormis la nourriture, le vêtement et un modique argent de poche (généralement 50 pfennig par jour).

Mais plus intéressant encore que l'aspect économique est l'aspect moral, social et surtout politique de la question. Le but éducatif qu'on se propose dans ces camps temporaires, où se rencontrent, pour des périodes variables de trois à six semaines, des étudiants, de jeunes paysans, de jeunes ouvriers recrutés par moitié parmi les chômeurs, c'est d'abord de parer à la démoralisation causée par le chômage en invitant les travailleurs inem-

ployés à reprendre périodiquement contact avec le monde du travail. Et puis on espère que de cette cohabitation dans un camp fermé naîtront des échanges d'idées, des rapprochements où s'atténueront les antagonismes sociaux et les haines politiques. Il faudrait lire l'enquête si pittoresque que vient de publier M. Lampel, ancien volontaire des corps francs, et qu'il a intitulée: « *Packt an, Kameraden!* » (Jetez la veste, camarades!) C'est, dit-il, « l'esprit du front » qui renaît, mais, cette fois-ci, mis au service d'une œuvre constructive et non destructive. La jeunesse éprouve instinctivement le besoin d'être éduquée, de se plier à une discipline fondée sur l'esprit militaire, — *der soldatische Geist* — c'est-à-dire sur la camaraderie et l'esprit de corps. La question brûlante est celle du recrutement des chefs, des commandants de camp. Ce sont surtout les officiers en disponibilité qui briguent ces emplois. S'il faut en croire M. Lampel, il y a un abîme entre les officiers retraités de l'ancienne armée et les officiers de corps francs licenciés, les ci-devant « lansquenets ». Les premiers, dit-il, n'ont pas « la manière »; ils ne savent point gagner la confiance de cette jeunesse; les seconds font merveille. Et l'auteur nous présente quelques types tout à fait curieux de ces lansquenets assagis, de ces coureurs de grands chemins camouflés en pacifiques commandants de camp de travail. D'ailleurs, l'Etat lui-même sent l'intérêt qu'il y a, au moins pour l'instant, à laisser encore une certaine autonomie à ces organisations de travail volontaire. Il passe la commande à une association de la jeunesse reconnue, *Stahlhelm, Kyffhäuser* ou *Jungdo*. Le chef de la section régionale de cette association s'adresse à des commandants de camp. Il est responsable de la bonne marche du travail, il touche la subvention de l'Etat, qui s'élève aux trois cinquièmes des fonds nécessaires, alors que les deux autres cinquièmes sont fournis par les communes ou par les associations chargées du travail.

Mais ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est cette espèce de mobilisation de la jeunesse allemande dans des camps de travail qui sont, somme toute, le prélude d'une formule nouvelle du service militaire obligatoire et qui doivent en faire accepter l'idée par l'opinion publique. C'est l'idée qu'expose M. Eugen Rosenstock dans son livre intitulé : « *Arbeitsdienst Heeresdienst* » (Service de travail = Service militaire). M. Rosenstock part de cette idée que le chômage n'est pas une crise passagère destinée à disparaître, mais qu'il est désormais une institution permanente. Un économiste anglais n'estimait-il pas récemment que, même si les affaires reprenaient et si une ère de prospérité nouvelle se dessinait, il resterait toujours en Allemagne un reliquat d'un million de chômeurs en surnombre? Cette « armée de réserve industrielle », comme l'appelait Karl Marx, provient de ce que, d'une part, la population industrielle allemande n'a cessé de s'accroître, et que, par ailleurs, les progrès techniques réalisés dans l'industrie et par la rationalisation ont pour effet de resserrer de plus en plus le nombre des emplois disponibles (il est des industries où d'ores et déjà les trois quarts des ouvriers constituent un excédent à tout jamais inutilisable). Il faudra donc que, tôt ou tard, l'Etat organise cette armée de réserve, s'il ne veut pas être submergé par le flot révolutionnaire et communiste.

D'autre part, l'armée a toujours été pour l'Allemagne l'unique symbole concevable de son unité nationale, même en temps de paix. Le parlementarisme allemand, lui, reflète un chaos de particularismes régionaux, religieux, économiques, sociaux, politiques, qu'il est incapable de maîtriser. Il s'ensuit que l'armée, seule formule d'unité et de cohésion nationale, ne répond pas seulement à une nécessité de défense vis-à-vis de l'étranger, mais tout autant à une nécessité vitale de politique intérieure. Sur tout le reste — école, église, politique, culture —

l'Allemand est divisé. Seule, l'armée crée l'homogénéité et impose une certaine unanimité. Otez à la jeunesse allemande le service militaire obligatoire et vous aboutissez nécessairement à un régime de guerre civile, et, pour finir, au bolchévisme.

Enfin, il existe, d'après M. Eugen Rosenstock, un lien profond entre la discipline de l'armée allemande et la discipline du travail allemand. Déjà Nietzsche avait dit que les mêmes disciplines qui font le bon soldat font aussi le bon savant. L'armée prussienne, avec son *Drill*, a éduqué l'homme-machine allemand, l'automate impeccable, avec toutes les qualités de ponctualité, de précision, de maîtrise exercée sur tous les réflexes, de fierté dans l'obéissance, de subordination à un ordre commun, à un rythme commun, bref avec toutes les qualités qui ont fait la valeur du travail allemand. Le *Drill* prussien a éduqué à la fois le soldat, le technicien et l'ouvrier allemands. C'est, comme le dit quelque part Ernst Jünger, la même mentalité, la même intelligence qui a été figée par l'Allemagne dans la discipline de son armée, dans son armement militaire et dans son outillage industriel. Ainsi se trouvent pour l'Allemagne étroitement solidaires les problèmes du chômage, du travail et du service militaire. C'est ce que sent d'ailleurs confusément la jeunesse allemande d'à présent, — tout au moins la partie active et encore saine de cette jeunesse allemande, de plus en plus attirée vers les camps de travail et vers les disciplines du travail collectif militarisé. Et c'est ce qu'essaient de lui faire comprendre de plus en plus clairement les jeunes intellectuels allemands groupés autour d'une revue intitulée *die Tat*, qui jouit, en ce moment, d'une vogue inouïe et qu'on dit secrètement encouragée par le général von Schleicher, lequel, comme on sait, s'intitulait lui-même « un général à idées sociales » — « *ein sozialer General* ».

Pour nous, lisons-nous dans un des derniers numéros de



cette revue *die Tat*, nous repoussons le régime parlementaire, parce qu'entaché de corruption et incapable d'aboutir à aucune solution, — nous repoussons non moins l'expérience fasciste qui, en prétendant imposer sa dictature exclusive, aboutirait inévitablement à la guerre civile, — et enfin nous ne sommes pas assez romantiques pour croire à une révolution en Allemagne.

Le peuple allemand, en effet, n'est pas révolutionnaire. C'est incroyable ce qu'il est capable de supporter, d'endurer, d'encaisser. Depuis quinze ans, il se traîne dans le marasme économique et dans un gâchis politique indescriptible: Communistes, Bannière d'Empire et Hitlériens s'entretuent journellement dans la rue: la masse ne bouge pas.

Nous ne sommes pas un peuple politiquement actif, lisons-nous dans l'article déjà mentionné; nous mettons deux fois plus de temps que les autres à mûrir nos problèmes.

Et comment se fait cette maturation? Par un travail de décomposition. Voyez le régime parlementaire allemand: il est en train de se décomposer. Voyez même le hitlérisme, qu'on dit continuellement menacé de décomposition.

Le peuple allemand, lisons-nous encore, donne du dehors l'impression d'être foncièrement politisé. Impression trompeuse! Il joue avec la politique et s'amuse des spectacles sensationnels qu'elle lui procure.

On ne reprochera certes pas à l'ancien chancelier von Schleicher d'avoir fait des avances excessives à la jeunesse allemande.

La jeunesse allemande, disait-il dans son discours-programme, traverse une période de grande détresse. Mais c'est une grande erreur que de répéter à ces jeunes gens que l'avenir dépend d'eux. Cela les rend insolents et parfaitement insupportables. Je reçois journellement des lettres écrites par des pères de famille se plaignant de tout le mal que leur cause

leur progéniture et demandant le retour au service militaire obligatoire pour des raisons éducatives.

Le voilà donc le nouveau mot d'ordre: le rétablissement du service militaire, seul remède contre la décomposition, la démoralisation et la bolchévisation de la jeunesse allemande. Déjà en 1924 le général Tschiwitz préconisait des cours de sport militaire — *Sportkurse* — dans le district de Hanovre. En 1926, quarante officiers de la Reichswehr sont envoyés en Silésie pour organiser ce qu'on a appelé le *Wehrsport*, c'est-à-dire l'éducation militaire dans les associations sportives, et le *Geländesport*, l'enseignement des éléments du service en campagne. Tout particulièrement, la revue militaire allemande *die Wehr* apporte projet sur projet, en vue de réaliser le programme de cette *Jugendertüchtigung*, c'est-à-dire de cette « amélioration physique et morale de la jeunesse ». Le général Grøener, naguère, en a fait son affaire. Dans le numéro du 7 avril 1932, il écrit:

Tous mes efforts tendront à grouper la jeunesse allemande tout entière, sans aucune distinction de partis, dans des associations sportives en vue de développer son entraînement physique et moral et de lui inculquer un esprit nouveau de dévouement à l'Etat.

Puis, c'est le Reichswehrminister von Schleicher qui, le 21 juillet 1932, dans un journal illustré à grand tirage, la *Illustrierte Zeitung* de Leipzig, publie une véritable profession de foi.

Seul ce *Wehrgedanke*, écrit-il, c'est-à-dire cette volonté d'armement militaire, peut servir de ciment à notre unité nationale. C'est le seul sérum curatif qui puisse neutraliser l'intoxication causée par la propagande pacifiste, par les doctrines hostiles à l'Etat et par la lutte des classes.

Non seulement les associations sportives, mais aussi les camps de travail devront désormais inscrire dans leur

programme chaque jour quelques heures de *Wehrsport* ou de *Geländesport*. Enfin, le 13 septembre dernier, un décret créait un Office du Reich pour la formation militaire — *Reichskuratorium für Jungendertüchtigung* — sous la présidence du général Otto von Stülpnagel, et qui plaçait toutes les associations sportives (les communistes exceptées) sous le contrôle d'anciens officiers de la Reichswehr et d'anciens officiers de la police. On estime qu'à l'heure actuelle déjà plus de deux millions de jeunes Allemands sont touchés par ce contrôle.

Parallèlement, une évolution assez marquée semble se produire dans l'esprit de la jeunesse. Il monte une génération qu'on s'accorde à trouver plus réaliste, plus positive que les précédentes. Elle répudie toute sentimentalité, tout pathos, tout idéalisme, toute culture humaniste. Son mot d'ordre c'est: la *Sachlichkeit*. Elle n'a pas fait l'expérience de la guerre. Comme les adolescents de « la classe 22 » évoqués dans le roman d'Ernst Glaeser, elle est entrée dans la vie avec un sentiment de désillusion précoce, à la vue de toutes les façades pompeuses qui s'écroulaient, de toutes les autorités empanachées qui lamentablement s'effondraient, de toutes les réalités brutales et cyniques qui se révélaient derrière les masques hypocrites. Cette expérience a déposé en elle l'empreinte ineffaçable d'un nihilisme initial. Alors même qu'elle ne s'enrôle pas dans les organisations extrémistes qui veulent le combat à tout prix, le combat pour le combat, alors même qu'elle ne s'associe pas à leurs parades tapageuses et à leurs annonces pathétiques, cependant, dans son for intérieur, elle reste hostile à un monde dont elle n'a rien à espérer, — ni situation assurée, ni titres, ni honneurs, ni considération sociale. En ce sens, on peut parler aujourd'hui encore d'une révolution latente de toute la jeunesse allemande. Mais cette jeunesse révolutionnaire n'arrive pas à constituer un front unique. Au fait, elle ne sait pas du tout ce qu'elle veut ni où elle va. Trop de

problèmes la sollicitent à la fois, — problèmes de politique intérieure (problèmes de la politique industrielle, commerciale, agraire, problème de la colonisation intérieure, du chômage, de la défense des classes moyennes, etc.) et problèmes aussi de politique extérieure et internationale.

Faut-il penser, avec M. Hans Zehrer, rédacteur politique de *die Tat*, que l'Allemagne n'a pas encore livré sa dernière bataille au bolchévisme, que cette bataille est encore dans l'avenir?

Cet avenir, dit-il, prépare déjà ses voies. Nous ferons encore l'expérience du communisme avec une ampleur et une intensité bien supérieures à celles dont a disposé le national-socialisme.

Le jour où disparaîtra la dernière autorité — le Reichspräsident von Hindenburg, — alors seulement sonnera l'heure de la grande liquidation et montera à la surface ce que Montaigne appelait « le fond du pot ». — Faut-il croire, au contraire, que les seules forces qui puissent encore se prévaloir de suivre une ligne de conduite vraiment continue, imperturbable, d'une logique inexorable, ce sont les grandes organisations de l'industrie et de la banque, les grandes oligarchies des hobereaux et des propriétaires fonciers de l'Est, oligarchies qu'on a senties toujours agissantes dans les coulisses, — et aussi la Reichswehr, l'outil le plus perfectionné de la force armée, le noyau central qui étend de plus en plus son contrôle sur toutes les associations de la jeunesse, travailleuses ou sportives? Ces puissances aujourd'hui réunies réussiront-elles, grâce aux ressources financières dont elles disposent, grâce à la puissance politique et au prestige dont elles sont seules dépositaires dans cette période d'anarchie et de chaos, à attirer la jeunesse dans un front réactionnaire commun? Car cette jeunesse n'a derrière elle aucune tradition révolutionnaire, elle ne porte en

elle-même aucune conviction profonde, stable et définitive. Formée à l'école de l'immoralisme nietzschéen et du matérialisme historique marxiste, elle ne voit dans toute idéologie qu'une hypocrisie bourgeoise. Elle est toujours prête à brûler ses vaisseaux, à engager à nouveau la partie, à jouer sa vie sur n'importe quel enjeu. Ne la voyons pas, elle qui s'intitulait « ligueuse », aujourd'hui dévouée à l'Etat, s'enthousiasmer pour ce plan de « mobilisation totale » qui, s'inspirant du plan quinquennal bolchéviste, ne laisserait plus aucune force de travail inutilisée, plus aucune parcelle de pensée, d'énergie ou de vie inemployée, dans le vaste champ des potentiels de guerre, et qui mettrait ainsi toute l'œuvre de la civilisation — du moins de la civilisation telle que l'entend cette jeunesse et qui n'est plus que science, technique et sport — au service d'une vaste préparation de la guerre future? Simple « mythe », dira-t-on, mais mythe singulièrement réaliste et qui répond tout particulièrement à ce culte des formes militaires, à cette volonté tenace d'armement et aussi aux qualités de préparation silencieuse et méthodique qui sont celles de l'esprit allemand.

Ce serait peut-être l'occasion de rappeler le mot si prodigieusement clairvoyant qu'écrivait Edgar Quinet à propos de l'Allemagne, il y a quelque cent ans: « Il n'y a pas de pays, disait-il en substance, sur lequel notre jugement, à nous Français, se soit toujours si complètement égaré. Toujours nous le cherchons un demi-siècle en arrière de l'endroit où il est parvenu. L'évolution de ce peuple est trouble, tout intérieure, et nos yeux n'arrivent à la percevoir qu'une fois qu'elle est achevée. C'est ainsi que nous le croyions naguère gagné à nos disciplines de pensée, et déjà sa philosophie politique commençait à ébranler, jusque dans ses soubassements, notre civilisation. »

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.